

## STATUE DE CHAMPLAIN

Mazette ! Pour une réflexion un peu chauvine faite la semaine dernière au sujet du monument Champlain, comme vous y allez, monsieur Ledieu. Ma parole, on dirait que vous défendez quelqu'un ou quelque chose.

En disant qu'il n'était pas nécessaire d'aller chercher au loin des artistes quand nous en avons chez nous, d'un talent éprouvé, nous ne pensions pas nous attirer vos foudres.

Ce que nous avons dit, nous le répétons et nous le soutenons : il n'était pas nécessaire d'aller si loin pour trouver quelqu'un capable de faire un monument comme celui devant lequel vous versez des larmes d'attendrissement.

Vous dites que c'est grandiose, que ce bronze est vivant. Vous dites encore que la vie est le principal caractère de l'art de la statuaire : vous parlez en maître, comme un artiste du ciseau ou du pinceau.

Du reste, votre confiance nous gagne et nous porte à faire comme vous, c'est-à-dire à donner quelques réflexions et remarques sur le monument que nous avons tout comme un autre le droit de juger. C'est aussi la seule chose qui reste à faire, à présent que le calme menace de se faire sur lui depuis l'éclatante démonstration où il est devenu propriété publique.

Votre statue de Champlain n'est pas le Champlain légendaire : c'est un mousquetaire quelconque qui salue une dame. Ce n'est pas un fondateur : un fondateur prend possession par un acte qui exprime une pensée — le vôtre ne pense pas.

Le groupe du bas n'est pas non plus d'une belle conception : c'est mal arrangé ; la ville de Québec semble très mal à l'aise et menace de tomber sur le dos, sa couronne murale va choir ; l'enfant fait l'effet d'un hors d'œuvre ; enfin, c'est mal groupé et mou comme rendu.

Nous restons rêveur en le regardant...

Heureusement pour le sculpteur que l'architecte qui l'a aidé a fait un piédestal remarquable : il sauve le tout par la belle et grande ligne qu'il a su donner à l'ensemble.

En résumé : ce monument manque de couleur locale et pourrait être érigé n'importe où et à n'importe quel homme de la période du siècle de Richelieu. Il est bien, il a des qualités : mais il a aussi les défauts que nous vous signalons.

CANAYEN

## NOS GRAVURES

MGR LORRAIN

Nous avons, aujourd'hui, la bonne fortune de donner à nos lecteurs un groupe, pris devant l'évêché de Pembroke, de Mgr Lorrain, le premier évêque de Pembroke (et non de Pontiac, comme nous l'avions dit par erreur en un autre numéro), ayant à sa droite NN. SS. Duhamel et Bruchési, archevêques ; à sa gauche NN. SS. Emard et LaRocque, évêques ; et entourés du nombreux clergé ayant pris part à l'installation de Mgr Lorrain.

Nous devons cette belle photographie à M. B. Charon, photographe à Mattawa (Ont.), et nous le remercions de nous avoir mis à même de glorifier le nouveau titulaire du siège de Pembroke.

LE NOUVEAU LIEUT.-GOUVERNEUR, M. FORGET

Nous publions aussi les portraits de Leurs Excellences M. et Mme Forget. Nos lecteurs savent que M. Amédée Forget vient d'être nommé lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest, poste qu'il occupera très dignement, son passé nous en est garant.

S. Exc. M. Forget est un homme aux convictions fermes ; il est inébranlable sur la question des principes, et n'a jamais courbé devant nul oppresseur. Il est foncièrement et simplement catholique. Il est juste, il est impartial, il est bon.

Madame, née Drolet, est une personne accomplie, puisqu'elle est une Drolet : nous voulons dire qu'elle

pratique les vertus inculquées dans l'aimable famille de laquelle elle vient, et au premier rang, on nous permettra — c'est notre habitude quand nous le pouvons — de placer la Charité.

Mme Forget nous pardonnera cette indiscretion : n'est-ce pas elle qui en est... coupable, puisqu'elle est si bonne ? N'est-ce pas la caractéristique de sa famille ? Nous ne voulons point blesser la modestie de notre excellent compagnon d'armes et confrère de plume, M. le Commandeur G.-A. Drolet, frère de Mme Forget : mais n'est-il pas lui aussi, coutumier du fait : être bon à tous, surtout à ceux qui souffrent ?

Nous en dirons autant de notre autre compagnon d'armes, M. L. Forget, de la Cour du Recorder, et frère du nouveau lieutenant-gouverneur.

Et s'ils ne sont pas contents de ce que nous divulguons ainsi leur noble cœur, qu'ils nous... jettent la première pierre, pour voir ! Nous les ferons rougir, en citant quelques-unes de leurs touchantes actions.

Que ces deux vraies familles Canadiennes-françaises reçoivent nos meilleures félicitations pour l'honneur qui leur est fait : le premier ministre du Canada, sir W. Laurier, s'est honoré grandement lui-même par la nomination de M. A.-E. Forget.

FRANCE ET ANGLETERRE

Nous reproduisons une belle page dans laquelle se trouve la carte du Soudan, et principalement du vaste territoire s'étendant de l'ouest de l'Abyssinie au nord de l'Etat du Congo et de l'Ouganda, dans l'Afrique plus ou moins centrale.

On sait que les Anglais prétendent être les maîtres de tout pays inconnu encore. En vain, les lois des nations reconnaissent-elles, comme le code et suivant l'ancien droit romain, le droit de possession au premier occupant : l'Angleterre, avec sa morgue et sa perfidie, rejette tous droits, ne prétend admettre aucune raison, soutient qu'elle seule peut posséder ce qui n'appartient à personne encore.

Elle use d'insolence envers toutes les nations : c'est elle, c'est sa manière d'agir, déloyale toujours, partout et en tout, qui amène cet état de l'Europe si bien défini un jour : " Les canons partent seuls ! "

Nous souhaitons à la vaillante France des ministres calmes, réfléchis, sans doute : mais fermes, tenaces, intraitables sur les questions comme celle de Fachoda. Soyez sûrs que la baleine fermera vite ses événements, quand commencera de chanter le vieux coq gaulois, ou de... le grand éléphant des monts Ourals !

Notre gravure nous donne, au bas, les célèbres officiers français plantant toujours plus loin le drapeau de la France aimée, c'est-à-dire de la civilisation par l'Evangile ; en haut, les officiers d'Albion, celle-ci apportant, dans les plis de sa robe, aux pauvres peuplades plongées dans la barbarie encore, mais ayant du moins la loi naturelle avec les notions du juste et de l'injuste, l'abrutissement par l'esclavage jusqu'à l'extinction de la race par les vices.

LA CHAPELLE ARDENTE

Nous reproduisons la chapelle adente dans laquelle fut déposée la dépouille mortelle de la malheureuse impératrice d'Autriche.

Des raisons intimes et toutes personnelles ne nous permettent point de nous appesantir sur le crime horrible qui a jeté la consternation dans tout l'empire, la douleur la plus intense dans le cœur du meilleur des hommes, du plus fidèle des époux, du plus juste des monarques de la terre. Et s'il est un spectacle qui nous émeut presque autant que celui de cette douleur infinie, c'est celui de la touchante résignation de François-Joseph.

Que Dieu daigne lui verser à flots les divines consolations ! C'est l'humble vœu d'un... étranger qui l'aime et le vénère !

F. DE THERMES.

Le bonheur sans Dieu n'est qu'un vain mot. De la dissipation, du tapage, des grossières satisfactions peut-être oui... mais du bonheur, jamais ! jamais ! jamais ! ! !

## A PROPOS D'UN LIVRE

M. Louis Fréchette, notre illustre poète canadien, se charge lui-même de présenter au public l'écrivain russe, M. H. Beniakoff, dont nous avons parlé à nos lecteurs.

Voici, d'ailleurs, la lettre de M. Louis Fréchette à ce sujet :

MONTRÉAL, 12 octobre 1898.

M. H. Beniakoff.

Mon cher confrère,

Vous me demandez d'écrire une préface pour le nouveau livre dont vous voulez doter notre bibliothèque canadienne. Ce n'est pas une faveur que vous me réclamez, c'est un honneur que vous me faites, je l'accepte avec reconnaissance. Merci.

Vous êtes Russe, je suis Français, nous sommes frères.

En outre, vous venez grossir la petite mais vaillante phalange qui travaille à former une littérature nationale sur ce coin de terre américaine, où notre chère France a déjà semé tant de germes civilisateurs. Je vous ai déjà lu ; je connais le mérite de la nouvelle recrue qui nous est offerte et, à ces divers titres, je suis heureux d'avoir été choisi pour vous présenter aux lecteurs de mon pays, et prier mes confrères et collaborateurs d'ouvrir leurs rangs pour faire une place aussi large que possible à un émule de votre valeur et de votre talent.

Daignez agréer, cher monsieur, l'assurance de ma très sympathique confraternité.



Nous félicitons M. Beniakoff : car son œuvre, née sous de tels auspices, ne peut que plaire et réussir.

## DANS LES FOSSÉS DE LA CITADELLE

Pendant les premières années de la domination anglaise, les exécutions capitales avaient lieu sur les *buttes à Neveu*. C'est là que la Corrievau fut pendue. Plus tard, les *Buttes à Neveu* furent supplantées par la côte à Coton. C'est même ce qui valut à cette dernière son surnom de Gallow's Hill. Le pauvre McLane fut écorché au sommet de la côte à Coton, le 21 juillet 1797. En 1804, on installa la prison dans les casernes des Artilleurs, près de la côte du Palais. Plusieurs criminels furent pendus à cet endroit. A partir de 1810, on pendit en face de la vieille prison, là où s'élève aujourd'hui le Morrin College. Depuis la construction de la prison actuelle, sur la Grande-Allée, les exécutions capitales se font à l'intérieur des murs de ce sombre édifice.

Ce qui a pu faire croire que les exécutions avaient lieu autrefois dans les fossés de la citadelle, c'est qu'on y a fusillé quelques soldats.

Le chirurgien-major Henry, dans ses *Trifles from my portfolio*, parle même de la chose avec connaissance de cause, puisqu'il a assisté à une exécution. C'est un témoin qui a vu, dirait Pascal.

" A cinq heures, nous dit-il, par une belle matinée de juin, toute la garnison de Québec fut assemblée dans les fossés de la citadelle pour assister à la triste cérémonie. Quand le moment fatal fut arrivé, le prisonnier, supporté par deux prêtres — sa tombe portée devant lui — sortit lentement de la forteresse et s'engagea dans les fossés. Il passa devant le front des troupes, pendant que la bande jouait une marche funèbre et que le peloton d'exécution prenait position. On lut au pauvre diable la sentence de la cour martiale, les prêtres lui offrirent les derniers secours de leur religion, puis il s'agenouilla sur sa tombe, à deux verges des gueules béantes d'une douzaine de carabines chargées. Les prêtres se retirèrent, le commandement " feu " fut donné, et le cadavre du soldat tomba dans le cercueil."

P.-G. R...